

BAPTIZO.

“ Nous avons senti combien il est utile de lire l'Ecriture dans son ensemble et combien on perd à n'en prendre que des portions, des fragments, des versets détachés, ”—“ A. Monod, ” (Ses Adieux).

Le sujet que nous avons à traiter est si délicat, qu'il nous semble bien difficile de ne pas froisser plusieurs susceptibilités chatouilleuses ; c'est pourquoi nous allons nous efforcer d'y apporter toute l'aménité possible, en réclamant l'indulgence de nos lecteurs, en raison de notre désir d'éviter, autant que possible, l'acrimonie qui se glisse dans les dissertations de ce genre.

Les juifs ont été et sont, même de nos jours, le type du peuple éminemment conservateur ; il n'y a donc rien d'étrange à la manifestation (aussi violente qu'acharnée) de leur opposition au Christianisme.

Cela admis, pourquoi alors n'ont-ils pas contesté l'administration du baptême par Jean-Baptiste et par les apôtres de Jésus ?

C'est qu'évidemment ce n'était pas pour eux une innovation ; ils ne voyaient rien d'extraordinaire à cette pratique qu'ils comprenaient parfaitement.

Cette déduction est logique et partant rien de plus simple que de voir l'Eunuque, lisant le prophète Esaïe, demander à Philippe d'être baptisé. (Actes VIII, 28.) Et si on veut mettre de côté tout préjugé, on pourra s'assurer que l'origine de cette institution est antérieure aux temps apostoliques. (Consultez 1 Cor. x. 1, 2).

Pour arriver à se former une idée juste du sacrement de baptême, on doit, ce nous semble, pouvoir définir, avec l'origine de la chose, la signification du mot qui la représente.